

GWERZ PENMARC'H

Spectacle audiovisuel du 23 octobre 2011 à la chapelle de la Madeleine

Texte de Gilles Goyat

Après avoir tenté de définir ce qu'est une *gwerz*, nous présenterons celle qui nous intéresse aujourd'hui, la *gwerz* de Penmarc'h. Nous tâcherons ensuite de comprendre comment elle est parvenue jusqu'à nous, avant de présenter pour terminer les deux mélodies qui lui servent de support musical.

Qu'est-ce qu'une *gwerz* ?

Proposition de définition de la *gwerz*

- *gwerz* est un nom breton procédant du latin *versus*, qui signifie « vers » ou « récit versifié ».
- le sens du nom *gwerz*, [son aire sémantique comme disent les linguistes,] est large et relativement flou ; beaucoup de *gwerziou* « se rapportent à un contexte historique antérieur à la Révolution Française. » (Eva Guillourel)
- **c'est un récit en vers, à caractère historique, composé à l'époque où l'événement a eu lieu, et transmis par tradition essentiellement orale ; il est presque toujours chanté.**
- en français, à la fin du 18^e siècle et au début du 19^e, ce sont les noms *ballade* ou *romance* qu'on utilisait généralement pour la désigner.
- mais il faut distinguer plusieurs catégories de *gwerziou* : celles qui se rapprochent par le thème et la forme du répertoire européen de ballades, les complaintes à thème religieux, et enfin celles qui narrent des événements à caractère local, se rapportant souvent à la période d'Ancien Régime.

Caractéristiques internes de la *gwerz*

- métrique et versification : les *gwerziou* sont composées soit de vers courts (8 pieds, octosyllabes), soit de vers longs (13 pieds).
 - les couplets sont très généralement composés de deux vers de même longueur (distiques).
 - Mais on y constate de nombreuses irrégularités, les plus fréquentes concernent le nombre de pieds par vers, le nombre de vers par couplet, et les rimes.
 - Il arrive assez souvent que la voyelle finale d'un vers soit modifiée pour obtenir une rime ou une assonance avec le vers précédent ou le vers suivant.
- La langue des *gwerziou* : le niveau de langue est, dans l'ensemble, plus élevé que celui de la langue quotidienne. Elle se caractérise par des formes spécifiques aux chansons, des formes souvent plus longues, par des archaïsmes, et dans la stylistique, par l'emploi de formules toutes faites, généralement appelées « clichés », utilisées aux moments appropriés de la progression dramatique. Dans la présentation du récit, les tableaux se suivent généralement sans transitions.
- les mélodies : Beaucoup d'entre elles se chantent pour plusieurs textes différents, mais de même coupe métrique ; ces mélodies sont appelées « timbres ». On en trouve deux catégories, celles adaptées aux textes en vers courts, et celles adaptées aux textes en vers longs. Cependant, on rencontre aussi des mélodies qui ne sont chantées que pour un texte unique. Mais de manière générale, on peut dire qu'il existe un répertoire de textes d'une part, et un répertoire de mélodies, d'autre part, sans qu'il y ait de relation obligée entre les deux. Le rythme de ces mélodies peut provoquer des déplacements de l'accent tonique des mots.

Spécificité des *gwerziou* à l'échelle française et européenne

Il est vrai que de telles compositions ont existé dans d'autres régions, dans d'autres pays, et à d'autres époques. Mais

- les textes des *gwerziou* bretonnes sont, en général, bien plus longs que ceux des complaintes en français.
- les *gwerziou* donnent des informations précises concernant les noms de lieux, les noms de personnes, les intrigues, et « des éléments concernant les comportements ou la culture matérielle » (Eva Guillourel)
- enfin, la *gwerz* accentue l'aspect dramatique du récit.

D'autre part, remarquons aussi que les *gwerziou* n'ont pas d'équivalent dans les autres pays de langue celtique.

La *gwerz de Penmarc'h*, encore appelée *gwerz flod Gwaien* (*gwerz de la flotte d'Audierne*)

Cette *gwerz* ne figure dans aucun des recueils de chants du 19^e siècle et du début du 20^e. Elle a été collectée pour la première fois par Luzel à Kerity-Penmarc'h et par Le Carguet à Plogoff, et publiée dans des revues en 1891.

En tout, six versions ont été recensées : 4 collectées en pays bigouden, (à Penmarc'h et à proximité), 1 dans le Cap Sizun, (Plogoff), et une 6^{ème} et dernière à Ouessant. 4 ont été recueillies à la fin du 19^e siècle ou au début du 20^e, et 2 au milieu du 20^e.

Toutes ont la même forme métrique : elles sont en distiques d'octosyllabes, la forme la plus courante qui soit.

Les 6 versions connues se rapportent toutes à une seule et même composition : elle raconte le naufrage de la flotte d'Audierne, qui ayant quitté le port de Bordeaux, est surprise par une forte tempête au large de Penmarc'h, à la Sainte Catherine, donc le 25 novembre, sans que l'année soit précisée, comme c'est souvent le cas dans ce type de *gwerziou*.

Les versions collectées en pays bigouden précisent le trajet pour doubler la pointe de Penmarc'h, les conditions du naufrage et le nom de l'homme qui a prêté sa charrette pour enlever les corps. Celle collectée à Plogoff, donne le nom du seul bateau rescapé, *Ar maout gwenn* (Le mouton blanc), et celui de l'homme qui est allé prévenir les familles d'Audierne, Jakez al Liang.

Le nombre des veuves d'Audierne qui viennent ensevelir leurs morts, 147 (seiz ha seiz-ugent), 7 et 7 vingtaines dans certaines versions, ou 138 (triwec'h ha c'hwec'h-ugent) 18 et 6 vingtaines dans d'autres, n'est pas, à mon avis, à prendre au pied de la lettre. C'est un procédé rhétorique courant dans les *gwerziou*, signifiant que leur nombre est considérable.

La *gwerz* s'achève par une malédiction portée contre les habitants de Penmarc'h, qui sont censés allumer du feu dans la tour de leur église, afin d'induire les maîtres de barques en erreur. Dans les versions de Kerity et de Plogoff, la malédiction est étendue aux habitants de Penhors, en Pouldreuzic, et à ceux de Plozévet, notamment à ceux du village de La Trinité : Penhors et La Trinité étaient connus pour leurs chapelles et pour la forte fréquentation de leurs pardons annuels, mais peut-être plus encore des marins, pour leurs clochers qui devaient leur servir d'amers : l'auteur de ces versions de la *gwerz* semble accuser les habitants de ces villages d'y allumer aussi des feux, ce qui semble curieux.

La langue et la transmission de *Gwerz Penmarc'h*

Cette *gwerz* a donc été composée moins d'un an après le drame, si l'on en croit le premier vers. Donatien Laurent a écrit que les indices les plus probants permettent de penser qu'il s'est déroulé au 15^e siècle ; peut-être au 14^e siècle, c'est aussi possible, mais il ne peut être postérieur au 16^e siècle.

Du point de vue de l'histoire de la langue bretonne, cette période est la fin de ce que l'on appelle le 'moyen breton'. « On désigne par moyen breton la langue parlée en Basse-Bretagne de la fin du 11^e siècle à la fin du 16^e siècle. » (A. Deshayes) C'est donc dans cette langue, bien sûr dans l'état où elle se trouvait à l'époque, différent de celui qu'elle avait plus tôt et de celui qu'elle a revêtu par la suite, qu'a été composée *Gwerz Penmarc'h*.

Pour vous donner une idée de ce qu'était le breton à cette époque, voici un exemple de texte en vers, extrait de *Buez Santez Nonn* (La vie se sainte Nonne), composé au 16^e siècle, donc en gros de la même période, entre Landerneau et Daoulas. C'est une pièce de théâtre populaire à sujet religieux, qui était jouée essentiellement dans le cadre des pardons. Notre *gwerz* a été composée dans une langue proche de celle de ce texte.

(projeter l'extrait de *Buez Santez Nonn* : p. 85, p. 170-171, vers 1443-1457, sa transcription imprimée et sa traduction française)

Ceux d'entre vous qui lisent le breton contemporain peuvent essayer de comprendre cet extrait, mais je crains qu'ils éprouvent des difficultés, parce que l'écart est relativement important. Il s'agit certes d'un texte littéraire, d'un niveau de langue plus élevé que notre *gwerz*, mais destiné à être dit sur scène.

Et pourtant le texte de la *gwerz* est parfaitement compréhensible pour les bretonnants d'aujourd'hui. Comment l'expliquer ?

Il est fascinant de constater que la *gwerz* nous est parvenue par transmission orale ininterrompue depuis cette époque, intégrant les évolutions de la langue au fur et à mesure qu'elles se sont produites. Au fil des ans, des décennies, des siècles, elle a subi une série de retouches successives, chacune d'elles peu sensible, suivant l'évolution de la langue, mais qui se sont additionnées les unes aux autres ; ceci fait que cette *gwerz* a vraisemblablement toujours été compréhensible pour son auditoire, et l'est encore aujourd'hui, au début de la deuxième décennie du 21^e siècle. Si l'on disposait de la version initiale, on pourrait sans doute constater un écart important avec la version actuelle. Pourrait-on parler de fossé ? C'est possible, quand on la compare à l'extrait de *Buez Santez Nonn*. Certains parlars bretons actuels ont d'ailleurs conservé des traits de moyen breton, que les plus novateurs d'entre eux ont remplacés par des formes plus récentes.

Mais la quasi totalité des *gwerziou* étaient chantées ; c'était aussi le cas de *gwerz Penmarc'h*. Présentons, pour conclure, les mélodies servant de support à ce texte.

Les deux mélodies de *gwerz Penmarc'h*

Autant que nous puissions le savoir, *gwerz Penmarc'h* n'était chantée que sur deux mélodies :

La plus connue, (la projeter), sans doute aussi la plus ancienne, est celle que Nicole Pochic a apprise de sa grand'mère, Anna Loussouarn, et qu'elle va nous interpréter ce soir ; c'est aussi celle que Youenn Drezen avait entendu chanter au Guilvinec, vers 1918.

Sa principale caractéristique est d'être composée sur une échelle musicale de seulement 5 notes, qui se suivent dans l'ordre de la gamme : ré, mi, fa, sol, la. C'est ce que les musicologues appellent un pentacorde, qu'il ne faut pas confondre avec l'échelle pentatonique. C'est une marque d'ancienneté. Elle appartient à ce que certains musicologues appellent le fonds musical ancien. Autant que nous puissions le savoir, cette mélodie ne se chantait que pour ce texte.

La seconde mélodie (la projeter), celle que chantait Marie Le Dréau, épouse Nicolas, de Saint-Guérolé-Penmarc'h, est en mode majeur : elle est construite sur les 7 notes de cette gamme, sans doute la plus connue de nos jours. Elle est vraisemblablement plus récente que la précédente, mais un peu moins bien adaptée aux paroles, dans la mesure où elle nécessite la répétition de la 2^e partie du 1^{er} vers de chaque distique.

Gwerz Penmarc'h est, à n'en pas douter, la *gwerz* emblématique du pays bigouden.

Gilles Goyat